

Avant 1914

Un heureux moment de la vie familiale

La veillée

par Séraphin TRINQUIER

Il faisait bon vivre en ce temps-là dans la paix familiale de notre vieille maison dont les murs, épais d'un mètre, lui donnent l'allure d'une forteresse, murs sur qui les siècles ont passé sans dommage et qui, dans un millénaire, seront certainement encore debout. Son angle gauche ne lui est-il pas, en effet, commun avec celui de droite du portail ? De ce portail, tout en pierre de taille, dont nous étions les gardiens, ce qui nous valut le nom de «portaliers», fonction qui dut s'exercer au Moyen-Age, lorsque le village tout entier était cerné par son enceinte et qui porta au terme de l'occupation romaine, le nom de Cambonum.

Dans cette maison, on entre par une porte assez basse, dont les lignes, seulement ébauchées, montrent qu'elle fut percée dans l'épaisseur du mur au moment où la sécurité s'étant accrue, et les mœurs adoucies, d'autres maisons s'élevèrent sur la périphérie.

On se trouve aussitôt de plain-pied dans une vaste pièce servant à la fois de cuisine, de salle de séjour et de chambre à coucher. Une fenêtre, sur le même côté, donne un supplément de lumière. La grande cheminée a dû servir longtemps de foyer. On imagine aisément les flammes dansantes s'élevant des énormes bûches dont on l'alimentait, sans parvenir, sans doute, à faire monter beaucoup la température, inconvénient mineur, largement atténué par la chaleur familiale.

C'est dans cette pièce que, vers la deuxième quinzaine d'octobre, les veillées commençaient.

Il est à peu près six heures -heure du soleil.

Le parrain et la marraine ACHARD arrivent. Le parrain tient, d'une main, sa canne rustique, de l'autre, sa «*vellite*», sa lanterne, dont les vitres grillagées, entachées de noir de fumée, ne laissent filtrer qu'une lumière déjà parcimonieuse. Il la dépose sur la petite table placée à droite de la porte d'entrée, près des deux arrosoirs, récipients qui contiennent l'eau potable qu'on va chercher à la fontaine de la place, ou sur les premières marches de l'escalier qui monte à l'étage.

Leur salut est un bonsoir affectueux auquel tout le monde répond avec le même sentiment. Bien que déjà, dans la journée, nous les ayons vus maintes fois, les enfants, c'est-à-dire Simone et moi, et dans les derniers temps Roger qui est alors le petit frère, nous nous précipitons pour les embrasser en les serrant très fort, et leur offrons aussitôt une chaise. Ils ne peuvent s'empêcher de manifester, ô très discrètement, une intense émotion et une joie profonde devant de telles marques de déférente affection.

Ils s'assoient alors près du poêle, lui, le parrain, côté cheminée, elle, la marraine, côté table.

Nous, nous sommes encore à table achevant notre repas du soir, le souper. Mon grand-père, le papa GAUTHIER, qui est le mieux placé pour cela, sert au parrain, au beau-frère comme ils s'appellent toujours respectueusement, qui accepte toujours volontiers, et pour cause, un verre de vin, boisson dont il fait le plus grand usage. Pêché mignon, pour lequel la marraine, malgré qu'elle le regrette, a beaucoup d'indulgence, ne permettant à personne, pas même à mon grand-père, pourtant son frère, d'y faire la moindre allusion.

Par contre, elle est, cette bonne marraine ACHARD, d'une extrême sévérité et ne fait aucune concession, ni aux mœurs, ni à la mode vestimentaire du moment. Le 20 avril, c'est ici jour de foire. Elle en profite pour faire une visite aux étalages des divers marchands et fait quelques achats. C'est alors qu'une fois, elle nous aperçut avec Simone et remarqua aussitôt que nous avions, l'un et l'autre, des chaussettes qui ne montaient qu'à mi-jambe. C'est maman qui, là, comme en toutes choses, a un goût très sûr, a voulu qu'il en soit ainsi. Mais tel n'est pas l'avis de la marraine qui, un moment après arrive à la maison et, en colère, dit à maman : «*Tè vaqui de bas, venou de rescountra aquellès doui drolès de chamberlas et aie agu vergougno*», «Tiens voilà des bas, parce que je viens de rencontrer ces deux petits qui avaient les jambes nues et j'en ai eu honte».

Bientôt le repas se termine. Maman, vivement, enlève le couvert et fait une table nette. La vaisselle, toujours abondante, est expédiée en un temps record. Ma sœur, bien sûr, participe à ce travail ; moi aussi bien souvent. Les hommes doivent apprendre à tout faire.

Chacun alors prend sa place et la veillée commence. Mon grand-père, aussitôt le repas terminé, s'installe près du poêle, côté placard. Je dis «s'installe» parce qu'il lui faut deux chaises : l'une pour s'y asseoir, l'autre pour s'y appuyer. Dans cette position, assez inconfortable, il s'endort souvent et garde presque toujours la bouche ouverte ce qui, quelquefois, le fait ronfler bruyamment. Ma grand-mère, la maman GAUTHIER, qui ne peut se souffrir un moment en repos, va et vient, de la cuisine à la cave. Elle y range toujours quelque objet (paniers, paillasses, seaux, etc. ...). Quand elle ne file pas au rouet, elle s'assoit à côté du grand-père et file à la quenouille ou tricote des chaussettes. La laine est celle de nos brebis ; mélangée quelquefois avec une autre laine de couleur achetée dans le commerce, donne alors des chaussettes «chinées» comme elle dit.

Mon père, en haut de la table, de la «*maît*» qui sert de pétrin, lit le journal «Le Petit Marseillais». Maman, quand elle a terminé tous ses rangements, prend la meilleure place, c'est-à-dire en haut de la table, côté gauche, entre celle-ci et le poêle.

Avec ma sœur, nous nous disposons à faire nos devoirs du soir, devoirs auxquels nos maîtres, Monsieur CHEVALLIER et Mademoiselle BERAUD, n'attachent pas une grande importance. Je ne puis prononcer le nom de Monsieur CHEVALLIER sans penser au maître incomparable qu'il fût pour plusieurs générations d'écoliers. Il fit d'ailleurs toute sa carrière ici où il exerça son beau métier pendant trente-cinq ans.

Madame BERNARD, Adeline, est presque toujours là. Elle est arrivée, sans qu'on s'en aperçoive, chargée d'une impressionnante quantité de linge à raccommoder. C'est qu'elle a cinq hommes à entretenir. Quatre garçons et son mari *Piarré*, Pierre, qui fait un travail très salissant puisqu'il est forgeron maréchal-ferrant et que les chevaux, juments et mulets, sont très nombreux (150 environ). Il y a même encore quelques ânes et quelques paires de bœufs, ceux-ci, bêtes difficiles, qu'on entrave dans le métier, *le faroù*, situé derrière le *barri*.

Nous voilà maintenant tous en place, installés.

La conversation, qui est toujours générale, a commencé avec l'arrivée du parrain et de la marraine ACHARD. Elle ne manque jamais de courtoisie. Elle est toujours empreinte de dignité et de haute tenue morale. On parle d'abord du temps, surtout s'il est mauvais, parce qu'on est à l'automne et qu'il y a encore beaucoup à faire à la campagne (engrangement des derniers regains, du jardinage, troupeau à garder, provision de bois à faire pour l'hiver, etc.).

Le parrain est le plus gros apiculteur du village. Il a des ruches un peu partout dans la campagne, à Béal de Port, aux Roussis, derrière le Moulin, voire même certaines ruches à moitié avec d'autres propriétaires. Bien entendu, il en est resté aux anciennes méthodes et il critique volontiers les quelques novateurs en cette matière.

Pour l'époque, c'est un homme instruit. Cette instruction c'est le Curé de MONTBRAND chez lequel il est resté quelque temps en pension qui l'a lui a donnée. Il a certaines connaissances en histoire. La plupart lui ont été transmises de façon orale. Etant né en 1841, il avait dû avoir dans sa jeunesse des contacts directs avec plusieurs acteurs du grand drame. Et quand il parlait de l'Empereur, il disait toujours que ses

malheurs avaient été la conséquence de son divorce d'avec Joséphine. La «terrible» guerre de septante (c'est le terme du moment) a laissé dans son cœur, comme dans tout cœur français, un amer et ineffaçable souvenir. La perte de l'Alsace-Lorraine, que les Prussiens nous ont arrachée, est un malheur et une blessure que chacun ressent profondément. Une fois, sur la place, je l'ai entendu faire d'amers reproches à un italien (*un estamaire*) un étameur ambulant, parce que son pays et son roi s'étaient alliés avec la Prusse. Le temps des élections ravive tout cela. Il vient alors trouver mon grand-père et lui dit «*Alors, coumo fasein beo-frèrè ?*», «Alors, comment faisons-nous, beau-frère ?» Entre eux, l'accord est toujours rapide et complet, et c'est le même bulletin que l'un et l'autre déposent dans l'urne.

Puis, ce sont les soins à donner au bétail qui sont évoqués, souci majeur, surtout en ce qui concerne les juments poulinières qui sont très nombreuses dans la commune.

La santé des parents et ce qu'ils font est aussi un grave sujet de préoccupation. On parle de ceux de Ribeyret, de la Plaine, d'Aspres, de Pelonne, de Marseille, d'Annemasse et d'ailleurs, parce que la famille est grande.

Le plus souvent ce sont les affaires, surtout si elles sont préoccupantes, qui sont le plus grand sujet d'intérêt. On fait revivre tel souvenir de telle foire, où l'on avait vendu ou acheté tel bétail. Les ventes, les achats de terres, de maisons, les ennuis qu'on a eus avec certains mauvais payeurs, les contrats de mariages, les accords de métayage ou de fermage sont une source inépuisable de propos. Par contre, médisance et cancans ne sont jamais entendus.

Mon grand-père, dont la compétence en la matière est bien connue, est souvent consulté par les bailleurs et les preneurs de fonds, bien que son instruction se limite à sa signature. Ma grand-mère, elle aussi, est très éclairée sur ces sortes d'affaires. Il faut l'entendre, lorsqu'il doit y avoir un mariage et que, malicieusement et à dessein, et ça ne rate jamais, je lance alors : «Comment va-t-on l'appliquer la dot, cette fois ?» L'effet ne se fait pas attendre. Me foudroyant du regard, elle m'apostrophe, toujours en patois, avec cette fameuse phrase que je n'oublierai jamais : «Est-ce que tu y comprends quelque chose à ça, toi, imbécile ? et à ton âge, quel toupet». Dans le temps, les enfants étaient plus réservés. Toute cette fureur, parce qu'il s'agit de mariage, sujet dont les enfants sont rigoureusement écartés.

Un fait qu'ils aiment à raconter tous les deux et qui mérite d'être souligné parce qu'il marque vraiment une époque, c'est lorsqu'ils virent passer la première automobile. Ils fanaient le pré du Chimal. Mon grand-père montait sur le dos les filets remplis de foin, du pré sur la route. Juste à ce moment-là, passe, pétaradant, cette toute nouvelle et surprenante machine. Aussitôt, surpris et émerveillé, il s'écrit, en patois, bien sûr : «Philomène, Philomène, viens vite, viens vite voir passer une voiture sans cheval.» Et la grand-mère, lâchant fourche ou râteau, d'accourir au plus vite.

J'ouvre ici une parenthèse parce qu'au seul énoncé du nom de Philomène, une pensée qui m'est chère me vient à l'esprit. C'est celle de la vivacité de cette chère maman GAUTHIER et aussi de son singulier et pénible caractère, légers défauts largement compensés par une vive intelligence et un cœur d'or.

Il m'arrive quelquefois, à Simone aussi d'ailleurs, cela le plus souvent lorsque, dans la matinée, on a cuit et que le pain est frais, que vers les neuf heures, pris par une fantaisie d'enfant, de prendre dans la table un bon quignon de fousse et de le dévorer à belles dents. Il faut voir alors s'éclairer son visage et ses yeux qui, l'instant d'avant, n'étaient que colère, reflètent toute sa tendresse et tout son amour. Et avec quel accent, je l'entends me dire ces mots qui lui viennent du fond du cœur : «*Veï moun hommé, quand mandjès ben, aquo me fai de ben*», «Vois mon petit, quand tu manges bien, c'est à moi que ça fait du bien».

Manger bien, c'est justement ce qu'un jour je n'avais pas voulu faire. Le 17° R.I., renvoyé depuis peu de Béziers à Gap, en punition pour sa mutinerie lors de la grève des vigneron du Midi, était là en manœuvre. Il était arrivé par la route, musique en tête et avait aussitôt submergé le village. Les officiers logeaient chez l'habitant. Les soldats dans les remises et les granges. Les enfants, comme toujours en pareil cas, et ils en étaient tout heureux, étaient tout désignés pour leur rendre de menus services. C'est ainsi que l'un d'eux, sur la place, un jour m'appelle et me donnant deux sous, m'envoie lui acheter une barre de chocolat. Je me précipite aussitôt chez la mère PINET. Pas assez vite pourtant puisque au retour, je ne retrouve plus mon soldat. Me voilà à l'instant dans un bel embarras et en proie à un tourment terrible. Je ne cessais de la journée de parcourir le village et de visiter tous les cantonnements. Mais en vain. Celui-ci demeura introuvable, non pas, certes qu'il fût parti, mais tout simplement parce que l'uniforme ne le différenciait pas à mes yeux de ses camarades. Alors, vers le soir, las, et très malheureux, je jetais ce chocolat que le soleil de juillet avait ramolli et tout déformé dans ma main. Ma sévère et intransigeante conscience m'avait interdit de le manger.

Un régiment dans le village ? Peut-on concevoir un événement plus propre à exciter l'imagination des enfants et à faire éclater dans leurs cœurs autant de joie et de fierté ? Surtout chez nous, les

garçons, imbus des leçons d'histoire du maître dont la conviction profonde et la chaude voix exaltaient notre patriotisme. Tout nous intéressait, la vue des rutilants uniformes, les fusils en faisceaux, la cuisine faite dans de grandes marmites placées entre deux pierres, la grande voiture à quatre roues de la cantinière et l'abattage des bœufs du ravitaillement sous le noyer du verger ou sous celui de l'aire du Comte de Prunières. Chaque soir, devant le Café ODDOU, la musique nous régalaient d'un concert où rares étaient les absents. Une année, qui devait être 1906 ou 1907, à un moment donné au cours de l'exécution d'un certain morceau, les musiciens, marquant brusquement un temps d'arrêt, continuaient le concert en sifflant. Cet air sifflé, enregistré immédiatement par mon cerveau, je ne manquai pas en arrivant à la maison de le siffler moi aussi, au ravissement de tous et plus particulièrement de ma cousine Elisa qui me demanda bien souvent de le siffler encore.

Le temps du «chemin de fer» selon l'expression alors en usage, c'est-à-dire le temps où l'on construisait la voie ferrée et surtout le tunnel, long de quatre kilomètres, était un inépuisable sujet de conversation. La population du village avait au moins triplé puisqu'on y comptait plus d'un millier d'ouvriers étrangers, la plupart italiens, auxquels s'ajoutaient tous les commerçants et artisans indispensables. On imagine aisément les faits, les incidents, les accidents, les anecdotes qui eurent lieu à l'occasion d'une telle révolution. L'exploit le plus souvent cité parce qu'en vérité, en regard des moyens dont on disposait alors, c'en était bien un, c'était celui qu'avait accompli l'oncle Paul LATIL, en amenant par la route une locomotive de vingt tonnes, d'Aspres à la Beaume. Cette locomotive était destinée à la traction du train de wagonnets servant au transport de pierres extraites de la carrière de la cascade dont le début du parcours était le pied des Naïs, et la fin la gare et le tunnel, en passant sous le pont de devant l'église, la bordure du pré de la Masse, celle de la Sarre, puis traversait la rivière à la hauteur du passage à niveau actuel. Pour réussir une telle opération, il n'avait pas fallu moins de quarante chevaux, trois journées entières et un charretier hors de pair comme l'était l'oncle Paul. Il avait d'abord refusé de se charger de ce travail, mais en arrivant à Aspres pour son travail habituel, voyant l'impuissance et l'incapacité de ses collègues à faire avancer la lourde machine, il avait accepté de se charger de cette affaire, à condition toutefois d'en avoir seul la direction. Longtemps après, il m'a lui-même raconté plusieurs fois le fait, non sans une certaine fierté, parce que, vraiment, pour la conduite des chevaux et les soins à leur donner, il était un maître de l'art. Le plus qui l'avait inquiété sur le parcours, c'était la solidité de certains ponceaux et aqueducs qui n'avaient pas été construits pour des charges pareilles. Tous, cependant, avaient résisté. Enfin, grâce à l'habileté du pilote, au concours de deux aides qu'il avait placés sur la droite de l'équipage pour stimuler les chevaux hors de sa portée, à la célérité du bourrelier qui accompagnait le convoi, et qui dut intervenir maintes fois pour réparer les harnais et les traits qui cassaient ou cédaient sous la formidable traction, la première locomotive à vapeur qu'on ait jamais vue dans le village fut amenée à bon port. On se doute un peu de quel objet de curiosité et d'admiration elle fut pour tous, grands et petits.

Ceci dit, je note que les arrangements de famille ont une large part dans la conversation. C'est toujours avec émotion que le papa GAUTHIER parle de celui qui eut lieu à Ribeyret avec ses frères et sœurs. Le grand-oncle Antoine, l'aîné, fut au bord des larmes devant la gentillesse, la compréhension et surtout le cœur et l'esprit de famille dont tous firent preuve à cette occasion, tous c'est-à-dire Joseph, Jean, Michel, Jacques, Marie et Jeanne, tous gens honnêtes et intelligents, faisant ainsi honneur à leur grande lignée, leur grand-mère étant une d'ABEL de CHEVALET, originaire d'Orpierre. Leur plus grande joie était de se retrouver ensemble. Pour cela, le jour de la foire, ici, était une excellente occasion et bien dans le sens de leurs activités, puisque les grands-oncles, en particulier Antoine et Jean, étaient dans le commerce des chevaux tandis que Michel et Jacques, tout comme mon grand-père d'ailleurs, dans celui des moutons et accessoirement des bœufs.

Longtemps à l'avance, à la maison, on parlait de l'événement et la veille, la maman GAUTHIER avait des ailes. Ça ne lui était qu'un jeu pour aller à la grange chercher le beau poulet qu'elle avait réservé ; le plumer, tuer le lapin, préparer le grand plat pour cuire le gigot d'agneau, ça c'était son affaire. Le papa GAUTHIER, si calme à l'ordinaire, ne tenait plus en place. Dans les préparatifs, la cave lui était réservée. Mais c'est sans doute chez le parrain ACHARD que la joie était le plus manifeste. Dès le matin de ce jour attendu, revêtu de sa belle veste «prime» il arrivait à la maison. Son premier mot était pour dire : «*Que n'ei peinsa béo-frère avuro dévoun essé partis de Rebeiret*», «Qu'en pensez-vous beau-frère, maintenant, ils doivent être partis de Ribeyret».

Puis il repartait chez lui en sifflotant. Mais un quart d'heure après, à nouveau, il était là, et reposait la même question, n'y changeant que le nom du village où il supposait les oncles déjà arrivés. Sa pensée les accompagnait tout le long de la route. Après l'Epine, c'était Serres, puis Aspremont et Saint Pierre. Et enfin, le «*soun aqui d'arriboun*», «ils sont près d'arriver» mettait à son comble la joie de cette

fébrile attente. L'instant d'après, leur voiture légère tirée par un demi-sang rapide comme le vent, mais blanc d'écume, s'arrêtait devant la maison. Aussitôt, ils mettaient pied à terre. Et c'était l'étreinte presque silencieuse, tant l'émotion paralysait les gorges desquelles aucune parole ne pouvait sortir, parole d'ailleurs parfaitement inutile.

Puis, le calme revenu, on retirait de l'arrière de la voiture un beau panier lourd de bonnes choses. Le cheval rentré à l'écurie recevait les soins que méritaient 35 km de course. Et voilà arrivé enfin le moment tant attendu par chacun, de se retrouver réunis autour de la table nappée d'éclatante blancheur, accueillis, et avec quelle joie, en vraie maîtresse de maison, par la maman GAUTHIER. Existe-t-il des mots pour traduire l'ambiance d'une telle journée ? Peut-être, mais je n'en veux qu'un seul. Ces braves gens étaient heureux, pleinement heureux. Et lorsque le soir venu, les oncles repartaient, chacun dans sa poitrine dilatée, sentait un peu plus son cœur.

Mon père, et c'est bien naturel puisque c'est là qu'il est né, aime à parler de la Plaine, de sa maman surtout qui est une femme de grande distinction et qui a gardé la marque de l'éducation que les religieuses donnent au couvent. Du temps aussi où il était célibataire dans sa maison d'Aspremont, laquelle lui avait été achetée par son père avec un petit domaine pour s'y établir. Il est très fier de ses prouesses équestres, il y avait toujours quatre juments et leurs poulains à la Plaine, et de ses capacités de travail qui n'étaient, en effet, pas ordinaires. A douze ans, dit-il, je labourais seul avec les quatre juments et les faisais aussi tourner sur l'aire au moment du battage du blé, de l'avoine, de l'orge, etc. La chasse le passionnait aussi, surtout celle des grives qui abondaient en ce temps-là. Très jeune, il avait eu la passion des armes à feu. Un jour, apercevant un pistolet dans le sac d'un moissonneur, il ne put résister au plaisir de le manipuler. Ce qui devait arriver, arrive. L'arme étant chargée, le coup partit et lui sectionna presque entièrement un doigt. Eh bien, que peut-on penser qu'il fit après cet exploit ? Au lieu de le dire à ses parents qui l'auraient immédiatement pansé et soigné, il reprit sa place sur l'aire tout simplement, au risque de graves complications qui, fort heureusement, ne se produisirent pas. Le sang pur de sa race l'en avait préservé.

En 1908, la vente de son domaine d'Aspremont et son installation définitive ici avaient été un événement considérable. La difficulté était trop grande pour cultiver deux biens aussi éloignés l'un de l'autre. C'est alors qu'il avait entrepris son travail de distillation de lavande ici et marcs à Fréjus, travail d'un bon rapport, qui nous valut d'être élevés comme nous l'avons été et qui était devenu une de ses préoccupations essentielles. Pour moi, et il faut bien le dire, pour nous tous qui n'avons jamais voyagé, Fréjus est un pays lointain, un peu mystérieux, et ce qu'il nous en dit nous intéresse vivement.

Son temps de service qu'il avait fait à Grenoble au 2^{ème} d'Artillerie puis aux Batteries Alpines alors en formation, est un souvenir qu'il aime à rappeler. Au bout de seulement huit jours d'instruction, il prenait la garde comme trompette. Cette trompette, parce qu'il s'en était procuré une, il la prend quelquefois, mais cela le plus souvent dans la journée et, en virtuose, joue quelques morceaux. Je suis transporté de joie et tout le monde est heureux.

Chacun l'est pourtant beaucoup moins lorsqu'il est question d'accidents. Mon père qui est d'une imprudence folle et que toutes les recommandations de ma mère n'ont jamais pu corriger, a eu trois fois la même jambe cassée. Une première fois très jeune, par la roue d'un tombereau auquel il s'était accroché et les deux autres fois par des coups de pied de chevaux, ce qui, avec le coup de pistolet et quelques autres de moindre importance, fait un joli total de leçons reçues mais jamais retenues.

Sa maman, lorsqu'elle est là, ne peut s'empêcher elle-aussi de dire les tranches par lesquelles elle est passée pour la même raison. Ce qui ne l'empêchait pas d'avoir pour ce fils un amour fortement teinté de partialité. Amour dont elle est bien payée en retour. Il faut voir mon père, et avec quelle prévenance, prendre le bras de sa maman et aller avec elle faire une promenade jusqu'à la grange et même plus loin, sur la route du Col de Cabre. Quelles confidences ne doivent-ils pas échanger quand ils sont ainsi en tête-à-tête. Cette bonne grand-mère de la Plaine, c'est ainsi que nous l'appelons, chacun est heureux de l'avoir pendant quelques jours à la maison, et le papa GAUTHIER tout particulièrement. Mais le fait qu'elle habite la Plaine me la rend assez inaccessible, intimidante même. Sa très gênante surdité ne facilite pas la conversation et rend les épanchements difficiles. A chacune de ses visites, elle rappelle les paroles prononcées par le grand-père Didier lorsque mon père quitta la Plaine pour toujours : «Avoir un Séraphin comme celui-là et le donner aux autres ...» paroles qui, évidemment, se passent de commentaires, et qu'il convient de mettre en parallèle avec celles qu'elle avait entendues de la part de son oncle, vicaire général à Valence, peu après son mariage à la Plaine où elle allait avoir désormais une vie essentiellement paysanne à laquelle son éducation ne l'avait pas préparée. Mais comment, ma pauvre Emilie, une jeune fille comme toi, a-t-elle pu se marier pareillement ?», ce à quoi elle n'avait pas répondu, mais avait pensé : «Ce que ma tête veut, ma tête paye, mais ma tête l'a bien payé.» Mais le père Didier était un si bel homme, ce qui, évidemment explique tout.

Mais voilà bientôt deux heures que la veillée a commencé. Les tabatières sont sorties plusieurs fois des poches. Les amateurs ont bien pris quatre ou cinq bonnes prises. La marraine ACHARD fait partie de ceux qui sont habités par cette innocente passion. Moi-même, bien que très jeune encore, me suis habitué au tabac au point que je n'éternue presque plus.

A huit heures, comme ils aiment à se coucher tôt, le parrain et la marraine s'appêtent à partir. La première chose à faire, c'est d'allumer la vellite qui les éclairera dans la rue. Mais, si l'on n'est pas avare, on est économe. Aussi, pour l'allumer, le parrain sort de sa poche un morceau de papier journal qu'il roule et enflamme au poêle ou à la lampe. Il reprend sa canne qui est par-là dans un coin, le plus souvent dans la caisse à bois. La marraine ajuste son grand fichu de laine, range dans son cabas le travail qu'elle avait apporté et les voilà tout prêts pour rentrer chez eux. Ils nous souhaitent le bonsoir le plus affectueux et les enfants, comme à leur arrivée, les embrassent bien fort. Nul doute qu'après de tels moments de chaleur familiale, ces braves gens ne s'endorment paisiblement, certains qu'ils sont d'être, au premier appel, immédiatement secourus.

A peine sont-ils partis que mon père prend lui aussi sa lanterne et «*ressir*», c'est-à-dire va faire la tournée des écuries, voir si tout est en place et si les bêtes ne manquent de rien. Travail considéré à juste titre, non seulement comme nécessaire, mais indispensable. «Il ne faut jamais aller se coucher sans aller voir ses bêtes» est une consigne qu'on respecte rigoureusement. Rentrant de cette tournée, il se couche dans le lit qui est dans la cuisine.

Pendant ce temps, on a préparé le lit de mon grand-père. Maman a rempli une bouillotte d'eau bouillante qu'elle a glissée entre les draps. C'est beaucoup mieux que l'antique pierre ronde qu'on mettait à chauffer dans le four du poêle. Simone, ou moi, mais le plus souvent c'est moi, parce que je suis l'aîné, le garçon, «celui pour qui on maintient la maison» éclaire la petite lampe comme on l'appelle et la monte à la chambre. Tout est donc prêt, mon grand-père peut venir se coucher. Il vient, en effet, non sans avoir dit «Bonne nuit» à ceux qui restent encore et geint quelque peu en montant les escaliers.

Lorsqu'il est dans ce lit, si propre, si bien garni de bonnes couvertures et d'un superbe édredon, et où la bouillotte a déjà apporté une douce chaleur, il est le plus heureux des hommes. J'ai assisté à ce coucher. Il me dit sa satisfaction en prononçant, en patois, ces quelques mots lourds de signification : «*Tu es un bouon hommé, vaï*», «Tu es un bon homme, va». Je l'embrasse bien fort, lui souhaite une bonne nuit et redescends à la cuisine d'où nous l'entendons faire sa prière tout haut.

Après ce petit entracte, celles qui restent, parce qu'il n'y a plus que des femmes, poursuivent leur travail un moment perturbé. Maman, qui a du goût cependant pour la lecture, mais n'en a guère le loisir, prend le journal et le lit pour tous à haute voix. A ce moment-là, je regarde la maman GAUTHIER et attends l'explosion. Oh, pas longtemps. Parce que, à peine un instant s'est écoulé que, véritablement, ma grand-mère explose. Et dans une imprécation qu'elle lance violemment à l'adresse de maman dit, en patois aussi : «*Lou diablé voustré journaoux, voustré journaoux que vous fon fouols, et que fasé ren*», «Le diable vos journaux, vos journaux qui vous font fous et vous empêchent de travailler». Travailler, voilà le grand mot, celui qui est et doit être toute la vie. Travailler, économiser, pour pouvoir faire face à ses affaires et vivre honorablement.

Madame BERNARD, Adeline, qui a connu comme beaucoup d'autres en ce temps-là, une vie sans douceur, raconte des choses fort intéressantes, entre autres ses démêlés comiques et parfois dramatiques avec la famille EVESQUE, les Barjols comme on les appelle, voisins vraiment insupportables et que nous aurions tous préféré voir à cent lieues de chez nous. Mais son plus récit pour moi, est celui de son voyage à Chartres, chez son fils Julien qui s'est marié là-bas avec une connaissance faite pendant son service.

On croirait voir et entendre, vraiment, la «Madelon» de la chanson de ma cousine Aimée d'Aspres, qui chante si bien et qui est souvent là en visite avec son frère François. Cette Aimée si jolie et plaisante, malgré son humeur quelque peu capricieuse et fantasque, aimable défaut, bien toléré par tous et en particulier par mon père qui se ploie à toutes ses fantaisies. Fantaisies et caprices qui la font quelquefois passer une semaine ici en ne voulant manger que des pommes. Ou bien, oblige mon père, quand il part pour Aspremont en charrette, de la ramener à Aspres, alors que celui-ci sait parfaitement, qu'à peine arrivée chez ses parents, elle voudra revenir ici. Un jour que maman l'avait faite bien belle, elle était montée à la chambre pour se faire admirer et complimenter par mon père qui, faisant la sieste, midi, ne s'aperçut pas de sa présence. Fort désagréablement surprise, elle exhala son dépit en disant : «Cet oncle Séraphin est là qui dort et ne vous regarderait pas seulement».

Une autre fois, mais à Aspres, un jour de foire, en sortant de l'école, elle aperçut dans un groupe le parrain ACHARD que les gendarmes voulaient emmener parce qu'il avait, étant un peu éméché, comme à son ordinaire en pareil jour, malencontreusement heurté un piquet de tente de marchand forain et provoqué de ce fait l'affaissement de la toile abritant la marchandise. Aussitôt elle accourt et interpelle les gendarmes

en leur disant : «Laissez-le, laissez-le. C'est mon parrain ACHARD de la Beaume». Sa maman qui, du seuil de la porte du magasin, a assisté à la scène, voyant arriver ce singulier cortège, fait un signe aux gendarmes qui, au lieu de mettre le parrain ACHARD au violon, le lui remettent volontiers. Elle le fait aussitôt entrer au magasin, puis à la salle à manger, où il reprendra un peu ses esprits.

C'est quelques jours après seulement que, la marraine d'Aspres, pendant une veillée qu'elle est venue faire avec nous, nous conte l'incident, bien entendu hors de la présence du parrain et de la marraine ACHARD, incident qui évidemment prête à rire et ne suscite que des commentaires indulgents.

Personnellement, j'ai bien du plaisir à avoir cette chère marraine, parce qu'en effet, c'est la mienne, bien que tous les enfants lui donnent ce titre. La veillée, quand elle est là, est encore bien plus agréable. Elle est si bonne que pas une seule fois, elle ne manque d'apporter un petit cadeau. Elle est arrivée au train de six heures. Elle a donc trois heures à passer avec nous avant de repartir par le train de neuf heures. Tout heureux, je l'accompagne à la gare avec la lanterne, parce que le chemin est sombre et attends le départ du train, ne voulant pas perdre un instant de sa présence. Puis toujours avec ma lanterne, je reviens à la maison. Au cadran de la vieille horloge placée près du lit, neuf heures et demie viennent de sonner. Pour les enfants, la veillée a été assez longue. Simone et moi, montons nous coucher. Roger l'est depuis longtemps. C'est Simone qui s'est occupée de lui. Moi aussi, mais seulement pour le taquiner.

Je partage quelquefois le lit de mon grand-père. Du moment où je me fourre dans les draps, mon esprit taquin fait qu'avec mes pieds je soulève les couvertures. Ce geste, tel un soufflet de forge, provoque un appel d'air froid qui, au moment où les couvertures retombent, est expulsé violemment. D'où refroidissement subit de la température. Mon grand-père que ce manège a réveillé, si toutefois il dormait déjà, fort en colère, me gronde en disant, toujours en patois : «*Aqué l'animaou se pouo pas couïdja s'en venta*», «Cet animal ne peut pas se coucher sans venter». Cela n'a duré qu'un instant. Je l'embrasse, lui souhaite encore une fois «une bonne nuit», fais une courte prière et m'endors aussitôt d'un profond sommeil.

En bas, à la cuisine, on travaille toujours. Il est dix heures. Maman, cette incomparable maman, encore une fois ranime le feu. Dix heures et demie passent, onze heures arrivent. Le travail n'est pas terminé, bien sûr. L'est-il jamais ? Mais tout de même la fatigue se fait sentir à ces infatigables et courageuses femmes, femmes qui, encore plus que les hommes, ont fait la force et la grandeur de la Patrie.

Admirons-les, vénérons leur mémoire et gardons pieusement leur souvenir.

Il faut qu'elles aillent aussi se reposer. Mais leur nuit sera courte. Dès l'aube, elles seront debout, parce que demain les attend, semblable à aujourd'hui.

